

Ceci n'est pas une histoire d'amour !



Olivier DEVOS

Ceci n'est pas une histoire d'amour !

Coup de foudre ! Tu parles d'un thème pour un concours de nouvelles ! Lorsque je l'ai découvert, je me suis franchement demandé ce qu'il me serait possible d'écrire comme histoire avec un sujet pareil ! Moi qui vis polar, qui dors polar, qui en lit évidemment et qui tente même d'en écrire, c'est un peu comme si on me demandait d'escalader l'Everest à mains nues ou de traverser l'Atlantique à la rame... sans les rames.

Pour être tout à fait précis, et sans me comparer à ces auteurs de talent, imaginez un peu la tête que feraient Maxime Chattam, le Stephen King Français ou Jean-Christophe Grangé, l'auteur des Rivières Pourpres et du Concile de Pierre, si vous les sollicitiez afin d'écrire un titre pour la collection Harlequin. Eh bien moi, j'avais certainement la même lorsque j'ai pris connaissance du thème proposé cette année. Coup de foudre ! Non mais quelle idée !

Ah, si celui-ci avait été « Vengeance tardive » ou « Une ville, la nuit », je ne dis pas. J'aurais été capable de vous troussez en quelques heures, une nouvelle bien glauque, bien sanglante avec des meurtriers antipathiques, des blondes vénéneuses, et des lieutenants de police sauveurs de l'humanité. Mais là, à part une histoire d'amour qui finit mal, car c'est bien connu, elles finissent mal en général, je ne voyais pas ce que je pouvais écrire d'autre.

Et pour corser encore un peu plus la difficulté, il fallait que l'intrigue se situe à Wattrelos ! Le problème, c'est que je ne le connaissais pas, moi, ce patelin ! Jusque-là, je savais juste qu'un club de handball, le Club Omnisports Wattrelosien handball, défend les couleurs de la ville, car il fut un temps où les cow-boys –c'est le surnom de ses joueurs, non mais quel humour !- venaient défier l'équipe de ma ville natale en championnat de France, et que tous les ans depuis 2008, un concours de nouvelles est organisé par la bibliothèque municipale. Mais à part cela, j'avais l'impression de me trouver dans la peau de Thomas Pesquet en train de contempler le vide intersidéral depuis le hublot de sa station spatiale.

Après un temps de réflexion, je me suis dit que, comme tout bon auteur débutant l'écriture d'un nouveau roman, il fallait me documenter pour découvrir cette ville. M'imprégner de son atmosphère, de son architecture. Bref, apprendra à connaître mon sujet pour mieux le mettre en scène. Et qui sait si, au détour d'un chemin, d'une rue, ou d'une place, je n'allais pas croiser, par le plus grand des hasards, la fille qui me permettrait d'écrire l'histoire non d'un coup de foudre mais du coup de foudre ! Celui qui vous transporte dans un autre univers, qui vous fait voir la vie en rose, sans user de substances illicites, qui vous fait rêver

à une vie meilleure, où le coronavirus n'existe plus, où l'on part en retraite à 50 ans, après avoir travaillé 30 heures par semaine et passé trois mois par an, au soleil, sous les palmiers.

Alors, un matin, courageusement, je suis monté dans ma voiture et j'ai pris la direction de Wattrelos, comme les peuples prennent l'avion pour se rendre à un rendez-vous en terre inconnue. Bien sûr, je savais que je n'allais pas croiser d'animaux sauvages, qu'il ne ferait pas moins 20 degrés ou des températures caniculaires, et que les gens que je rencontrerais parleraient, sans aucun doute, la même langue que moi. Enfin, je l'espérais. J'avais donc une réelle chance de m'en sortir, même si, soyons honnête, ce n'est pas sans une certaine appréhension que je me lançais dans cette aventure.

Après une trentaine de minutes de route, la faute à ces satanés bouchons, je me suis garé place Salengro et j'ai commencé à entreprendre le tour de cette ville jusque-là mystérieuse pour moi.

Pour m'y rendre, j'avais pris soin d'enfiler mon plus beau costume, une chemise blanche, une cravate noire (un supplice, pour moi qui n'en mets jamais !). Si je devais rencontrer la femme de ma vie, cela pourrait être utile, m'étais-je dit. Je ne sais pas pourquoi, immédiatement, on me regarda d'un drôle d'air, comme si dans cette contrée lointaine, on n'avait pas l'habitude de croiser des pingouins comme moi. Je fis pourtant bonne figure, bravant les regards d'un air absent, que certains auraient pu qualifier de hautain. Je crois même avoir entendu qu'on me traitait de bouffon, mais je fis semblant de rien. Il me semblait inutile de se livrer à une joute verbale avec des gens qui ne comprendraient sans doute rien à ma démarche. Inutile aussi de froisser mes habits. Je ne suis pas comme James Bond qui, quoi qu'il lui arrive, garde toujours un costume impeccable et un flegme tout britannique.

Après quelques minutes de marche, je me rendis tout d'abord au MAT POP, le musée des arts et des traditions populaires, rue François Meriaux. Après avoir salué l'hôtesse d'accueil, une charmante jeune femme brune aux yeux bleus répondant au doux prénom d'Héloïse, il était marqué sur son badge, j'eus immédiatement l'impression de me retrouver propulsé au siècle dernier, en déambulant dans les bâtiments d'une ancienne ferme traditionnelle picarde datant de 1890. Je pus ainsi visiter tour à tour la laiterie, la cuisine, la salle de classe, l'estaminet, l'imprimerie, l'atelier du tisserand, redécouvrant avec plaisir ce qui avait été la vie de nos ancêtres, non pas les gaulois, mais cette courageuse population des siècles passés qui ne connaissait rien de notre modernité, et qui ne s'en portait sans doute pas plus mal.

La visite fut instructive, touchante même parfois. Je compris toutefois très vite que ce n'était pas là que j'allais être la victime volontaire d'un coup de foudre. D'autant qu'en sortant, je découvris, presque effaré que la belle Héloïse avait été remplacée à l'accueil par un vieux monsieur tout gris de près de 80 ans. Cela vous a plu, me demanda-t-il. Beaucoup, lui répondis-je, sans oser lui demander où était passée la jeune fille que j'avais eu la chance d'apercevoir en arrivant.

Je poursuivis donc mon chemin, espérant découvrir au conservatoire à rayonnement communal de musique et de danse, situé quelques rues plus loin, ce que je n'avais pas trouvé au musée. Cet établissement étant l'un des plus importants de la région, selon la documentation trouvée à l'entrée, je me dis que la chance serait peut-être alors avec moi.

J'avais toujours eu un faible pour les danseuses et les musiciennes. Je me souviens ainsi encore avec beaucoup d'émotion d'une violoniste américaine, Elena Urioste, interprétant le concerto pour violon de Tchaïkovski avec l'orchestre national de Lille. Elle était venue remplacer l'interprète initialement prévu au pied levé, et pourtant l'instant fut magique, comme si la mélodie s'échappait naturellement de son instrument, telle une source d'eau claire coulant au milieu d'un paysage de montagne verdoyant. Elle était d'une telle beauté, et d'une si grande sensualité, que j'eus immédiatement envie de me mettre au violon pour pouvoir l'accompagner un jour dans un duo inédit. A mon grand regret, je n'avais malheureusement ni l'âge, ni son talent pour me lancer ainsi dans cette aventure qui ne pouvait se terminer que par un échec.

J'espérais retrouver la même magie en pénétrant dans ce temple de la culture, même si je me doutais que les musiciennes et les danseuses seraient certainement beaucoup trop jeunes pour moi. Le rêve fut toutefois de courte durée, puisque le cerbère posté à l'entrée m'interdit tout simplement de pénétrer dans le bâtiment. Vous êtes élève, me dit-il d'une voix froide et d'un ton monocorde. Non, je viens... pour écouter de la musique, lui répondis-je, en essayant de mettre un peu de chaleur dans ma voix. Celle qui manquait visiblement à l'homme qui me faisait face. Je n'allais de toute façon pas lui dire que j'étais à la recherche de la femme de ma vie, de mon coup de foudre. Il ne m'aurait sans doute pas pris au sérieux. Ce n'est pas possible ! Sortez monsieur ! répliqua-t-il alors encore plus sèchement. J'obtempérai immédiatement, tant son attitude n'incitait pas à la contestation. Je rêvais de danseuses en tutu, et de musiciennes en robe du soir, pas de me prendre un coup sur le crâne, qui m'aurait certes peut-être remis les idées en place, mais qui m'aurait surtout fait très mal, vu la force physique qui semblait dissimulée sous le tee-shirt de l'homme

bodybuildé, ou de me retrouver au poste de police le plus proche. Je pris donc la décision qui me semblait être la plus raisonnable : effectuer un prudent repli stratégique.

Un peu décontenancé, je me suis alors arrêté dans la première brasserie qui me tendait les bras, à défaut d'avoir trouvé la fille qui le ferait en me voyant, pour oublier ma déception dans les odeurs huileuses d'une frites-fricadelle, spécialité de la maison, servie avec une bonne dose de mayonnaise, et une pinte de bière, fort justement appelée Mort subite. Car pour tout dire, elle résumait assez bien mon état d'esprit après cette première matinée de balade dans les rues de Wattrelos. L'affaire semblait, en effet, bien mal engagée et le défi loin d'être gagné.

Bien entendu, je ne me suis pas découragé pour autant. Ce n'est pas le genre de la maison. Et jour après jour, je suis retourné visiter cette ville que je prenais plaisir à découvrir, à défaut d'avancer dans mon projet et notamment dans l'écriture de ma nouvelle.

Le centre-ville n'eut bientôt plus de secrets pour moi, et ses alentours non plus d'ailleurs. Ainsi, je me souviens avoir passé une journée entière à découvrir les jeux traditionnels dont la ville semble être très fière.

Une animatrice, entre deux âges, mais encore fort bien faite de sa personne, m'emmena avec un enthousiasme, que je jugeai toutefois un peu excessif, de site en site pour exercer mes talents à la pratique de la bourle, du lancer de javelot, ou bien encore à celle du tir à l'arc horizontal puis à la perche.

La journée fut certes conviviale, amusante, mais guère plus productive dans ma recherche conjugée du coup de foudre et de l'inspiration.

Le manège dura ainsi plus d'une semaine, et la déception grandit lentement au fil de mes échecs. Non que la découverte de cette ville fut désagréable, bien au contraire, mais j'avais beau me donner corps et âme à ce projet d'écriture, il ne se passait rien. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer, je peux vous l'assurer. Le compteur kilométrique de mon véhicule et l'usure de mes chaussures pourraient en témoigner.

Je suis resté ainsi un après-midi complet assis sur un banc du parc du Lion, durant lequel j'ai vu passer des vieilles dames promenant leur chien ou donnant à manger aux pigeons, donc trop âgées pour moi, des collégiennes ou des lycéennes ayant fui la cour de leur établissement pour prendre l'air, trop jeunes cette fois, ou encore des jeunes femmes poussant un landau ou une poussette, déjà en couple donc. J'ai fini par m'en aller, un peu

désabusé et surtout transi de froid, car nous n'étions tout de même qu'en janvier. Sans compter que certaines d'entre elles m'avaient regardé d'un œil soupçonneux, se demandant sans doute ce que faisait cet homme, en costume complet, assis sur un banc pendant des heures en cette saison. Je ne voulais pas passer pour un pervers ou un sadique.

En désespoir de cause, je suis allé toquer à la porte de bureau de monsieur le Maire ! Enfin bon, à la porte de la secrétaire adjointe du service culturel que je connais un peu, car c'est la petite cousine par alliance du mari de ma sœur... Et là, aussi, en pure perte. Elle ne put rien faire pour moi, en dépit de toute sa bonne volonté.

Même la rencontre, tout à fait fortuite, de Léa Bachir, élue Miss Wattrelos 2020 quelques mois plus tôt, ne déclencha rien en moi. Mais quand je dis rien, c'est vraiment rien, nada, pas l'ombre d'un coup de cœur... Alors, le coup de foudre ! Cela restait du domaine du rêve, voire même du fantasme.

Vous allez me dire, il est bien difficile, ce garçon. Mais, rassurez-vous, dames et demoiselles rencontrées durant ces jours-là, je n'ai rien contre vous. Bien au contraire. Chacune d'entre vous était belle, ravissante, craquante, sexy même... et que sais-je encore. Mais moi, je recherche du haut de gamme, genre top-modèle de chez Victoria Secret, Dior ou Chanel. Ou à la rigueur, Iris Mittenaere, Miss Univers 2016. Alors forcément, pour qu'une fille m'attire, c'est difficile, voire presque impossible.

En fait, j'étais complètement désespéré. Et je ne le savais pas encore. Pourtant, il fallait bien que je me rende à l'évidence. Pour écrire une nouvelle avec le coup de foudre pour sujet, j'étais aussi sec qu'un cours d'eau du sud de la France en pleine canicule.

Je n'allais tout de même me mettre à raconter mes amours de jeunesse. Ma première histoire avec Louise, une petite voisine, lorsque j'avais 9 ou 10 ans. Celles plus tardives et plus ou moins glorieuses avec Laurence, Caroline, Dominique, Sabrina, Mathilde, qui contrairement à celle du grand Jacques, n'est jamais revenue, ou d'autres encore dont j'ai oublié jusqu'au prénom.

Je ne voulais de toute façon pas les mêler à cela. Laissons les souvenirs au placard, ils y sont très bien. D'autant plus qu'aucune de ces filles, à ma connaissance, n'habitait Wattrelos. Et puis pourquoi ne pas finir mon récit par ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, pendant qu'on y est. Comme l'a dit James Patterson, la vie n'est pas un conte de fées qui finit bien. Un anonyme a ajouté à cette maxime que si vous perdez votre chaussure

à minuit, c'est que vous avez trop bu. Et, pour ma part, je la termine par la certitude que personne ne viendra vous la faire essayer.

Afin d'élargir mes recherches, je m'éloignais de plus en plus du centre-ville, mais je sentais bien que la réussite s'éloignait tout autant au fil de mes pas.

Et puis alors que je m'apprêtais à jeter l'éponge, comme un boxeur sonné par trop de coups, au moment où je n'y croyais plus, je la vis derrière une vitrine. Et là, bingo ! Le coup de foudre tant attendu ! Le vrai ! L'unique ! Celui qu'on ressent une fois dans sa vie ! Et encore !

Elle était belle, racée, étincelante avec sa robe rouge immaculée, spacieuse aussi, vue de l'extérieur en tous cas, et dotée d'arguments et de courbes gracieuses qu'un homme, à la dérive comme moi, ne pouvait longtemps ignorer. Alors, puisque j'en avais les moyens, et que je n'avais plus rien à perdre, j'ai craqué en profitant des offres prêt-à-partir, à la grande surprise du vendeur qui s'attendait à tout, sauf à cela. Il faut dire que les acheteurs de Dodge-SRT Viper, un bolide de 340 chevaux, cela ne court pas les rues.

Alors, bien sûr, je ne sais pas si raconter ce coup de foudre me permettra de gagner le concours de nouvelles. Mais pour emballer les filles, je peux vous assurer qu'un coupé sport de marque, il n'y a pas mieux, même s'il pollue comme un avion de chasse au décollage. Les plus belles, les plus célèbres même, se pendent à mon cou, sans qu'il soit nécessaire que je fasse des efforts pour les séduire. Jusque-là, je me disais que ma vie était une tragédie, je me rends compte que c'est désormais une comédie. Pour être honnête, mon existence ressemble aujourd'hui à un orage en pleine montagne, à un feu d'artifice permanent, à une explosion de couleurs chatoyantes. Et même si ceci n'est pas une histoire d'amour, je crois que je suis en train de vivre les plus beaux moments qu'un homme puisse espérer.

Hazebrouck, le 15 avril 2020

Olivier Devos

Photo de couverture : Hôtesse au salon automobile de Genève 2013

Nouvelle écrite dans le cadre du concours organisé par la bibliothèque de Watrelos en 2020